

Poop! Et la «décorporalisation» de la bourgeoisie

Le développement d'une sensibilité contemporaine envers les excréments est émergé en Europe occidentale dès les années 1840 et vers les années 1860 s'est concrétisé, dans les grandes villes, avec la construction de systèmes d'égout et l'invention de toilettes modernes avec une chasse d'eau qui bloquait l'infiltration des gaz d'égout dans les logements.

Il y a deux raisons pour ce développement. Le premier est sans aucun doute l'expansion démographique des villes européennes au début du 19^e siècle, quand l'industrialisation obligeait les gouvernements d'imposer des lois que forçaient les paysans à migrer vers les villes pour les transformer en prolétaires. Les vieux égouts, appelés cloaques à Paris, étaient inadéquats pour les besoins de la population croissante. Les personnes fusionnaient deux théories de l'infection et de la maladie : la première, médiévale et basée sur la notion que ce sont les odeurs qui agissent de véhicules pour la propagation de la maladie, et la deuxième théorie, plus récente, basée sur la nouvelle vision de l'infection bactérienne.

La deuxième raison qui a poussé les gouvernements à moderniser leurs infrastructures hygiéniques est le désir bourgeois de standardiser le monde, d'organiser même cet aspect de la vie selon un plan rationnel et implicitement masculin («vertu civique» de *vir*; corps social plus masculinisé avec le nationalisme croissant). Les gouvernements de l'époque découvrent les avantages de manipuler certains éléments tirés de la culture du vécu, dont les qualités évoquent la corporalité «saine», «forte» et masculine comme métaphore de sa puissance (comme, par exemple, l'exercice physique, vivre selon un horaire précis, etc.).

Une manifestation de cette nouvelle psychologie est le fait que les odeurs désagréables jadis tolérées comme normales étaient davantage vues comme insupportables. Ce changement est bien attesté dans les descriptions des mœurs médiévales et contemporaines. Avant, déféquer et uriner étaient vu comme normales, ou, possiblement,

comme des évènements invisibles: tout le monde le faisait, mais on ne le remarquait pas. C'étaient des actions qui pouvaient s'accomplir presque n'importe où, en public comme dans l'intimité. Les excréments étaient régulièrement jetés dans la rue, créant des miasmes incroyables pour nos nez plus raffinés, mais tolérés à l'époque.

Dans les premières décennies du 19^e siècle, ceci change. Les excréments ne sont plus tolérés, et les odeurs nauséabondes doivent être bannies. Au moins un auteur, Norbert Elias (*The Civilisational Process*), invoque comme raison le développement de nouvelles idées des frontières de l'intime. Avant le 19^e siècle, les rues étaient des égouts ouverts, sans discernement. Avec l'habitude traditionnelle à répondre aux besoins naturels plus ou moins n'importe où et n'importe quand, les personnes de classes différentes forcément mélangeaient leurs excréments, en dépit du fait que les quartiers urbains devenaient de plus en plus homogènes et isolés l'un de l'autre. Donc, la nouvelle répulsion envers les odeurs biologiques était une forme de somatisation du désir de souligner les différences de classe, d'organiser les corps et leurs besoins pour miroiter les contours du système de classe. Dans un sens, c'est l'homologue civique du contrôle du corps qui avait été utilisé, depuis des siècles, par des aristocrates pour se distinguer des souches inférieures (mouvements lents, yeux baissés, poses corporelles composées selon les canons de l'esthétique, etc.).

Il est important à noter que les égouts furent construits *avant* les toilettes modernes, qu'on devait donc organiser les espaces publics avant de décontaminer les espaces privés. Les pièces domestiques réservées pour l'installation des toilettes étaient généralement sans aération, et donc elles étaient souvent envahies par l'odeur de l'excrément, car les premières toilettes n'avaient pas de chasse d'eau. Elles étaient tout simplement rincées avec quelques seaux d'eau une fois par jour (dans le meilleur des cas!). L'initiative d'organiser les égouts est donc lancée par des bourgeois urbains pour signaler leur contrôle et domination des espaces publics. Donc, ce n'est pas l'odeur de l'excrément en soit qui devient insupportable, mais la contamination symbolique des espaces publics par l'odeur de la merde. On doit gouverner le social dans ses détails les plus intimes avant de gouverner le Soi intime.

En cachant les produits du corps, les égouts et, éventuellement, la maîtrise des odeurs dans les espaces intimes de la maison, deviennent des métaphores puissantes pour cacher le corps intime, pour dématérialiser certaines catégories de citoyens privilégiés et de placer les autres, surtout celles qui n'avaient pas accès aux services hygiéniques et de toilette, dans la sauvagerie de la nature non apprivoisée. Ce processus avant tout civique donc touche les bourgeois, car la «décorporalisation» de la vie publique les avantage: ceci déplace la base sémiotique de la gouvernance du pouvoir basé sur la menace de punition corporelle (ou exil ou exécution) à un système basé sur la manipulation de certains symboles qu'ils contrôlent plus facilement que les autres classes. On crée, donc, un pont métaphorique entre la gouvernance et la quotidienneté, mais les métaphores choisies sont celles qui émergent plus «naturellement» de l'agir bourgeois. Qui contrôle les représentations? À l'époque, seulement les bourgeois sont suffisamment instruits et dans des positions clés pour être privilégiés par cette nouvelle tendance.

Très important pour le statut de la femme: Ceci permet la métaphorisation qui utilise le corps de nouvelle façon: il devient un atlas du monde social, fragmenté en haut et en bas. La merde devient une métaphore puissante pour l'écart séparant le «haut» et le «bas» social. Il faut aussi dire (sans l'explorer ici) que ceci permet aux bourgeois de redéfinir le corps social symbole de l'État-nation: étant eux plus éloignés de certains aspects corporaux comparés aux classes subalternes et inférieures, ils sont plus sensibles aux et plus aptes à adopter de nouvelles définitions de communauté, surtout celles qui semblent appuyer et justifier leur statut toujours croissant. Ces images souvent émergent dans la littérature et dans d'autres domaines propres à la haute culture, car ce sont de champs d'action privilégiés par les bourgeois qui maîtrisent et gèrent le système d'éducation: ce sont leurs valeurs et leur définition de la haute culture qui prévalent. Par exemple, l'image du corps social est davantage masculinisée, car la culture bourgeoise est orientée vers les activités mercantiles des hommes, en contraste avec la culture des prolétaires, qui a tendance à reconnaître la contribution importante que font les femmes à l'économie familiale en leur accordant un statut plus haut que fait la culture bourgeoise (vis-à-vis des

hommes prolétaires, évidemment, car comparées à leurs sœurs bourgeoises elles ont un statut assez bas).